

Séminaire « JE, nous et les autres », Rolle, 11 au 13 mai 2005

(Groupe n°4 : jeux de rôle, animé par Antonio Brusa)

Compte-rendu des séances du 12 et du 13 mai 2005 par Jean Cuénot

Le professeur Antonio BRUSA invite les participants à tester un jeu sur les traditions. Puis il propose quelques considérations sur la question de la tradition et sur la pratique des jeux en milieu scolaire.

Considérations sur l'histoire

Dans le courant des années 1980, l'historien britannique Eric Hobsbawm lance la réflexion sur la question de l'invention de la tradition. La tradition se définit comme une construction populaire dont les racines proviennent des origines et qui se présente comme une alternative à une construction politique rationnelle. Cette tradition se retrouve, par exemple, invoquée dans le cas de la construction de l'état-nation pour en justifier les formes et les revendications. Or, d'après Hobsbawm, cette tradition s'appuie sur des mythes produits à partir des faits qui ont existé mais qui sont réinterprétés ou qui sont complètement inventés.

Antonio BRUSA cite trois exemples de traditions inventées : le kilt, Vercingétorix, la ligue du Nord. Le kilt, présenté comme le vêtement traditionnel écossais par excellence, a été inventé par un capitaliste anglais au XVIII^e siècle, ayant délocalisé sa production en Ecosse¹. La figure de Vercingétorix est également un autre exemple de personnage dont la stature mythique fut inventée au XIX^e siècle par Napoléon III².

La *Lega Nord*, ou Ligue du Nord, est un parti politique indépendantiste fondé par Umberto Bossi à la fin des années 80 début des années 90. La légitimité de la revendication indépendantiste s'appuie sur l'histoire lombarde. Or, selon un historien italien, Ernesto Sestan, cette histoire serait en réalité une légende construite de toutes pièces par un ecclésiastique napolitain dans le but d'encourager l'union avec le pape contre son ennemi, l'empereur. Cette histoire aurait été recyclée au moment de l'indépendance de l'Italie, l'ennemi étant les Autrichiens. Par la suite, à la fin du XIX^e siècle, le mouvement socialiste invoquera également cette tradition avant que Bossi ne s'en saisisse pour la retourner contre Rome.

L'émergence de la Lega Nord montre que le mouvement de production de tradition identitaire consécutif à l'apparition de l'état-nation reste bien réel, quand bien même le nationalisme semble

¹ HOBBSAWM Eric, RANGER Terence, *The Invention of Tradition*, Cambridge University Press, 1992. Voir le chapitre de TREVOR-ROPER, Hugh « The Invention of Tradition: The Highland Traditions of Scotland. » .

THIESSE Anne-Marie, *La création des identités nationales, Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Seuil (coll. L'univers historique), 1999, p. 194-196. Dans ce passage, A.-M. THIESSE relate les étapes de l'invention du kilt. Un Anglais exploite du charbon de bois dans les Highlands et fait raccourcir les plaids que ses ouvriers écossais portaient, mais que l'industriel trouvait peu adapté. Adopté par les Écossais, le kilt pris bientôt la dimension d'un symbole identitaire. Lors du soulèvement des Highlands au milieu du XVIII^e siècle, les Anglais l'interdirent au profit du pantalon. Seuls les soldats des régiments écossais conservaient l'autorisation de porter le kilt. Lorsque l'interdiction fut levée, la classe aristocratique s'appropriait le kilt comme symbole de la tradition contre le pantalon symbole de la « modernité bourgeoise ». Dès le début du XIX^e siècle, des sociétés savantes accréditent l'idée selon laquelle les clans écossais se différenciaient les uns des autres par le recours à des motifs spécifiques. Enfin, un faux manuscrit vient étayer la thèse selon laquelle le kilt serait un vestige du vêtement porté dans l'Europe médiévale. Repris par la couronne britannique, l'usage du kilt apparaît, à la fin du XIX^e siècle, comme le symbole d'une des « authentiques valeurs ancestrales du Royaume-Uni » dont l'Écosse serait dépositaire.

² « Destin singulier que celui de ce chef gaulois défait mais promu au rang de gloire nationale. L'auteur nous montre finement comment s'est constitué le mythe de Vercingétorix au cours de notre histoire et spécialement au XVIII^e siècle lorsque les aristocrates pour justifier leurs privilèges soutiennent être descendants des Francs qui s'imposèrent aux Gallo-Romains ; du coup, le tiers état s'identifia aux Gaulois et Vercingétorix devint le héros de la résistance à l'envahisseur, ce que la coalition européenne et contre-révolutionnaire rendait d'une actualité brûlante en 1792 ; image fortifiée sous la Restauration à défaut de pouvoir exalter un grand vaincu récent (Napoléon), et sous le Second Empire par Napoléon III lui-même encourageant les recherches archéologiques d'Alise-Sainte-Reine (Alésia), réactivée enfin après la défaite de 1870 et durant les décennies revanchardes ; quoique vaincu, Vercingétorix incarnait l'esprit de résistance à l'envahisseur passé ou potentiel sous la III^e République face à un trio (Allemagne-Autriche-Italie) menaçant. Chanté et honoré du temps de Vichy, Vercingétorix connut une éclipse après la Libération (et cela explique aussi qu'on ne l'ait point célébré en 1952), et il faut attendre le discours de Bibracte de François Mitterrand (septembre 1985) pour voir le mythe resurgir, dans une perspective... européenne ; de même que Vercingétorix avait rassemblé les peuples gaulois désunis, faisons aujourd'hui l'Europe unie !... »

Il n'en reste pas moins que Vercingétorix demeure un symbole fort : pour « bouter » les Romains hors de Gaule, il voulut unir les peuples gaulois ; il fut vaincu, certes, mais l'esprit de résistance perdura et c'est bien ce qu'on retint dans notre mythologie nationale, comme en témoignent les multiples créations artistiques ou littéraires analysées par André Simon » Recension du livre de SIMON André, *Vercingétorix, héros républicain*, Editions Ramsay, 1996 cité in www.humanite.presse.fr/journal/1997-02-19/1997-02-19-598070

s'affaiblir. Cette résurgence ne semble toutefois pas tout à fait de même nature. Si, au XIXe siècle, la demande identitaire accompagne pour la légitimer le projet politique national, elle traduit à la fin du XXe siècle une crise d'identité face à la complexité et à la diversité de la société³.

Le rôle de l'historien

Dans les sociétés traditionnelles, la question de la production d'identité ne se posait pas dans les mêmes termes qu'à l'époque moderne. Les principaux vecteurs de transmission de traditions, ou, faudrait-il dire, de coutumes, étaient la famille, la paroisse, le groupe. En raison des mutations liées au passage à la société « moderne » et caractérisées par l'avènement de l'industrialisation et de l'urbanisation, les sociétés traditionnelles sont désorganisées, remplacées par de nouvelles structures : l'état, la famille moderne, la ville. Il s'agit aussi de produire de nouvelles identités qui légitiment ces nouvelles institutions en les inscrivant dans une continuité. La mission des historiens du XIXe est donc de montrer que, loin d'être une rupture, l'état-nation accomplit, achève l'histoire des peuples en leur conférant un cadre politique à même de garantir et de protéger leur destin national. D'où la création de mythes fondateurs, de héros symbolisant les origines et les valeurs nationales.

Si au XIXe siècle, l'histoire est clairement identitaire, qu'en est-il aujourd'hui ? L'histoire savante, universitaire s'est clairement émancipée de ce type de demande sociale. Celle-ci demeure, cependant, présente dès que l'on sort des cénacles du savoir. L'école, la politique, la société en général sont des lieux dans lesquels on demande à l'histoire et aux historiens de produire de la mémoire et de transmettre le patrimoine identitaire commun⁴.

Une nouvelle manière d'envisager l'enseignement de l'histoire pourrait être de parler des traditions en tant que telles, et de leurs effets sur l'action politique, de passer d'une histoire identitaire fermée à une histoire identitaire ouverte, qui prendrait en compte la pluralité des identités et des mémoires, en particulier celles des exclus de l'histoire ou des minorités dépourvues de visibilité dans les récits historiques⁵.

Cependant, pour objectiver la question de la tradition, il faut disposer des problématiques et des concepts qui le permettent. Cela implique, comme préalable, de déconstruire la tradition, en montrant qu'elle est inventée à un moment et en un lieu donnés et qu'elle est véhiculée par un récit, celui de la civilisation européenne de l'Antiquité à nos jours, selon lequel les peuples existeraient depuis la nuit des temps.

L'outillage mental lié à la question de la tradition doit, ainsi, être soumis à la critique qui questionnera :

- l'origine, les racines d'un peuple
- la culture, la civilisation européenne, musulmane, ...
- l'essentialisation considérant comme réelle des catégories (la langue, la culture...)
- l'identité possédée par certains individus présentant certaines caractéristiques dont seraient dépourvus d'autres individus, alors que l'identité consiste en un rapport entre soi et les autres...

C'est à ces conditions, qu'on peut effectivement souhaiter que l'historien, qui s'interroge ou que l'on interroge au sujet de la question identitaire, puisse proposer des réponses qui renouvellent l'approche du lien entre tradition et société.

³ On peut se demander si, dans le cas de la , la forte poussée de l'UDC, acquise aux thèses blochériennes de sa section zurichoise n'exprime pas le même mouvement de repli sur soi face à l'inconnu que représente l'ouverture à l'Europe. *Sonderfall*, neutralité, refus de l'autre, survalorisation des mythes suisses, sont autant d'ingrédients de l'affirmation identitaire d'une société qui a bien du mal à accepter les remises en question impliquées par le changement et la mondialisation.

⁴ Combien de fois les enseignants d'histoire n'ont-ils pas entendu le refrain sur le fait que les élèves ne connaissaient plus la chronologie, les grands hommes ou les principaux événements de l'histoire nationale, européenne ou mondiale.

⁵ On peut penser à l'histoire des immigrés, des femmes, des mouvements ouvriers, à une histoire mondiale...